Document généré le 5 juin 2025 13:16

Études d'histoire religieuse

Serge Gagnon, *Quand le Québec manquait de prêtres : la charge pastorale au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 426 p. 25 $

Ollivier Hubert

Volume 73, 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1006570ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1006570ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)
1920-6267 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Hubert, O. (2007). Compte rendu de [Serge Gagnon, *Quand le Québec manquait de prêtres : la charge pastorale au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 426 p. 25 $]. *Études d'histoire religieuse*, *73*, 87–89. https://doi.org/10.7202/1006570ar

© Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

les militants catholiques, notamment lors de la Commission Dumont. En second lieu, la seconde révolution culturelle qui s'amorce à partir de 1964 (contre-culture, féminisme) dissout un peu plus l'identité religieuse de la population dont les pratiques traditionnelles ont par ailleurs été discréditées, tant par les élites laïques que par Vatican II. Craignant que les militants de l'action catholique spécialisée ne se radicalisent un peu plus, l'Église prendra par ailleurs prétexte de Vatican II pour leur retirer son soutien, tout comme elle refusera de s'engager en faveur du néonationalisme, comme aurait aimé le proposer la Commission Dumont. La révolution spirituelle espérée aura vécu.

Les catholiques étaient donc bien impliqués dans la Révolution tranquille qui constituait l'aboutissement d'un processus de modernisation amorcé trois décennies plus tôt au sein de l'action catholique spécialisée. Le mérite de cette étude est de montrer de façon exhaustive l'apport de ces militants catholiques qui, au nom de leur foi, se sont investis dans divers milieux en vue de les transformer, tablant sur des valeurs égalitaires et la démocratie participative. Voilà qui permet de nourrir un peu plus notre compréhension des transformations profondes qui ont marqué la société québécoise à partir des années 1930. Sous le voile de la Grande noirceur, notamment, couvaient des aspirations et de nouvelles idées germaient, se traduisant par l'émergence de nouvelles pratiques sociales que la Révolution tranquille viendra bientôt traduire en termes politiques.

Lucie Piché, historienne
Cégep de Sainte-Foy

Serge Gagnon, *Quand le Québec manquait de prêtres : la charge pastorale au Bas-Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006, 426 p. 25 $

Serge Gagnon livre un ouvrage fascinant, riche et profond. Il le fait en historien, valorisant l'archive et l'analysant dans une langue transparente. Les documents sont essentiellement des lettres échangées entre les curés (ou vicaires) et leurs évêques, des recueils de prônes et de sermons, des monographies paroissiales et familiales. L'objectif est braqué cette fois non pas sur les pratiques des paroissiens, mais sur l'activité des prêtres des paroisses rurales. La méthode est simple, mais éprouvée : en ordonnant et expliquant un corpus cohérent, dense et pertinent, l'auteur convainc.

Le premier chapitre évalue la charge de travail que représentait le service pastoral. Après un rappel des données sociodémographiques de base, Gagnon

décrit l'entrée dans la profession : vocation, sélection, formation. Comme le contexte est à la pénurie (jusqu'à une paroisse sur trois sans prêtre), l'accès est relativement facile, mais les premières années sont rudes : de très jeunes hommes inexpérimentés croulent sous la besogne. L'épuisement professionnel guette les plus faibles, surtout dans le turbulent sud-ouest. L'évêque ne peut pas faire grand-chose pour les aider, sinon écouter leurs plaintes et leur éviter les paroisses les plus pauvres, qui restent donc sans curés. Plessis insistait sur les « fonctions sacerdotales » : prêcher, catéchiser et confesser (p. 77). Peu stimulés par la spiritualité, les évêques misaient beaucoup sur l'enseignement de la doctrine et de la morale. Ce dernier sujet, on le sait, passionne Serge Gagnon, qui y consacre le reste de son ouvrage.

Le deuxième chapitre est une évocation très vivante des défis de la prestation en chaire. Les timides, les pédants, les provocateurs ne font pas de bons prédicateurs. Il faut avoir assez d'aplomb pour imposer sa voix aux fortes têtes, savoir ménager les puissants et ne pas humilier les faibles. Le chapitre troisième illustre bien « le lien structurel entre foi et morale » (p. 135), fondement d'un monde qui nous est de plus en plus étranger. Sensible au concept de génération, Gagnon introduit cette question par l'étude des sermons de trois figures : Jacques Panet, homme du XVIIIe siècle, est vivant, mais paternaliste ; Antoine Tabeau, appartenant à une nouvelle génération, est plus théorique et surtout rigoriste ; enfin, Jean Raimbault représente le groupe des réfugiés de la Révolution française. Il est mieux formé que ses confrères canadiens de naissance, plus éloquent sans doute, mais aussi plus doctrinaire.

À suivre l'auteur dans les trois excellents derniers chapitres de son ouvrage, la véritable clef de la popularité catholique au XIXe siècle (grande question de l'historiographie religieuse québécoise), serait plutôt à chercher du côté du confessionnal. Car si les mots tombent glacés de la chaire, il se noue dans le confessionnal un dialogue basé sur la confiance et la compassion qui rassure et libère. Cette individualisation de la transmission des valeurs et des représentations catholiques est sans aucun doute un moyen puissant de produire leur incorporation : la croyance apparaîtra ainsi comme naturelle et l'incroyance scandaleuse. Une stratégie efficace, astreignante, qui exige un personnel à la fois compétent, zélé et suffisant. Durant la période, le nombre fait défaut – peut-être justement parce que la tâche est lourde – mais pas l'ardeur. Guidée par des évêques exemplaires – en particulier Plessis –, une génération de jeunes prêtres en vient à former un corps performant de confesseurs. Le portrait, finement brossé, fait apparaître des curés qui, dans l'ensemble, agissent avec bon sens et humanité et qui écoutent sans trop juger, ni surtout préjuger.

Il existe dans ce livre une volonté, justifiée selon moi, de réhabilitation. Plus qu'une institution d'imposition, l'Église est le produit de groupes sociaux qui demandent qu'un ordre règne, dans les cœurs d'abord, dans les familles ensuite et donc dans les communautés. Les pécheurs se révèlent être des dépendants ou des instables aux comportements compulsifs dont les désordres font peser, sur eux et sur les autres, les dangers que l'on sait. Dans une société caractérisée par la mobilité sociale et spatiale et la transformation culturelle et économique, la régulation catholique s'impose comme un service essentiel. Cette conclusion sera-t-elle entendue par une communauté d'historiens et d'historiennes longtemps déterminée par le réflexe anticlérical ? Les admonestations de Serge Gagnon à l'endroit de « nos valeurs hédonistes » (p. 390) n'aideront pas beaucoup, et c'est dommage. Car si le regard porté sur le premier XIXe siècle est empathique, ce qui est le bon moyen d'une bonne histoire, notre époque est appréhendée de manière trop pessimiste à mon sens. Entre l'austérité rigoriste et la dictature du plaisir, il y a toute la complexité d'exister, hier comme aujourd'hui. Par ailleurs, l'étude de Gagnon illustre à merveille le profit heuristique d'une enquête qui postule le croire comme une cause possible de l'action. J'en suis, mais il m'a semblé que ce parti pris était parfois trop exclusif. Car si on doit penser l'aveu, par exemple, comme l'acte désiré d'un croyant ou d'une croyante, il est aussi un geste social, et par là inséré dans le jeu complexe des relations de pouvoir. Mais ce mot-là n'appartient pas au vocabulaire de Gagnon, de sorte que, s'il vante les mérites de la réparation, il ne s'attarde pas beaucoup sur les pesanteurs que le conformisme fait peser sur les individualités en général, et pas seulement sur les marginaux (p. 389), pas plus que sur les victimes proprement dites que tout ordre moral, catholique ou non, ne manque pas lui aussi de générer.

Le livre de Gagnon est important, car il relance de manière originale, et très historienne, la question du triomphe catholique dans la seconde moitié du XIXe siècle et dans les premières décennies du siècle suivant. Les incessantes lamentations, ou au contraire les fanfaronnades, de l'historiographie cléricale d'une part, la mauvaise conscience de l'historiographie libérale d'autre part, soucieuse de produire une mémoire nationale conforme à son idéologie, avaient fini par imposer l'image d'une Nouvelle-France et d'un Bas-Canada plus tièdes que sans doute ils ne furent. L'étude de Gagnon renforce l'hypothèse d'un travail sophistiqué d'inculcation mené par une Église organisée et en phase avec une demande individuelle et collective, et ceci bien avant les années 1840.

Ollivier Hubert
Département d'histoire
Université de Montréal